

Rouages implicatifs et discours extrémistes : dialogiser, inférer, idéologiser

Implicit mechanisms and extremist discourse: dialogizing, inferring,
ideologizing

Annabelle Seoane¹

Abstract: From the perspective of discourse analysis, anchored in a dual enunciative and semantic approach, this study aims to examine how far-right discourses employ discursive mechanisms to infer ideological positions and construct an underlying framework of thought. It explores the implication strategies at play, while reviewing the fluid and normative uses of these strategies. The objective is to demonstrate that a disjunctive positioning – often politically incorrect or even illegal – relies on mechanisms of dialogization and inference while preserving a strong ideologizing influence.

Keywords: enunciation, implicit, dialogism, radicality, extremist discourses, rejective discourses, connivance

Introduction

Dans une perspective d'analyse du discours ancrée dans une double approche énonciative et sémantique, cette réflexion s'attachera à étudier la façon dont certains discours en ligne, catégorisés par la presse comme d'extrême droite voire d'ultra-droite (Lebourg et Sommier 2021), ont recours à certains leviers pragma-énonciatifs pour inférer des positionnements idéologiques et poser ainsi un cadre de pensée sous-jacent spécifique. Ces discours ont pour point commun de se fonder sur des mécaniques implicatives qui permettent à la fois de transmettre des contenus sans les verbaliser complètement et de tabler sur la reconnaissance de la part de l'allocutaire qui perçoit et interprète ces contenus inférés. Ces derniers sont alors à rapprocher des « discours de haine dissimulée », c'est-à-dire « masqués et s'accompagn[ant] ou non de violence verbale » (Baider et Constantinou 2019 : 10). Ils nous intéressent ici non tant comme discours qui fomentent de

¹ Université de Lorraine, CREM ; annabelle.seoane@univ-lorraine.fr.

la haine² mais comme des dispositifs discursifs qui exercent une implicitation du rejet d'une communauté posée comme *exogroupale* et induisant par là-même un travail inférentiel auprès des lecteurs, dans une dynamique *endogroupale* constructrice de connivence.

Nous partirons en effet ainsi du constat que « la possibilité de partager les mêmes croyances, de désigner des adversaires communs en rejetant les *out-groups* environnants, est [...] un facteur non négligeable d'adhésions radicales [...]. L'intolérance et l'allergie à la différence sont constitutives des attitudes radicales extrémistes » (Galland et Muxel 2018 : 56). Cette *radicalité* constitutive est par principe oppositive, « elle suppose une posture de contestation profonde et de rupture. Elle autorise la transgression, jusqu'à l'ultime recours à la violence et sa justification. Enfin, elle a pour terreau une certaine « extrémisation » de la pensée (Galland et Muxel 2018 : 37) et des grilles d'interprétation du monde environnant. Afin d'explorer cette « extrémisation de la pensée », nous mettrons en évidence les principaux rouages des stratégies d'implicitation à l'œuvre dans ces discours et passerons en revue certains usages flottants ou normatifs les plus courants.

A cet égard, le corpus sur lequel nous nous pencherons, non exhaustif par nature, se centre sur des énonciations de rejet principalement des communautés musulmanes et juives (même si d'autres objets de rejet peuvent être présents), dans la mesure où les discours d'extrême-droite se nourrissent historiquement de conceptions racialistes et antisémites (Lebourg 2015 : 9-15). Collecté à la volée sur Internet entre septembre 2023 et février 2024, au fil des mentions médiatiques rencontrées pour nos différents travaux, il compte environ 200.000 mots et manifeste une forte hétérogénéité générique, étendue sur dix supports en ligne différents : 20 posts sur Twitter/X de *Civitas* (des « catholiques identitaires »), certaines pages du site de l'association La Cocarde étudiante, du journal en ligne *Boulevard Voltaire*, des sites de « réinformation » comme *FDS (Français De Souche)* et *Polémia*, 110 posts issus des forums jeux-vidéos.com et jvarchive.com (forum censuré du précédent). Nous y ajouterons 120 messages postés sur le forum de l'hebdomadaire généraliste libéral-conservateur *Le Figaro* car, pour contourner la modération du journal, certains locuteurs ont recours à des stratégies intéressantes pour énoncer leur non-acceptation d'une communauté posée comme extérieure et dangereuse, et donc à écarter. Ce corpus est enfin complété par quelques extraits publiés par deux sites antisémites (et catégorisés comme néonazis pour l'un d'entre eux) dont nous ne mentionnerons pas le nom ici, ces sites ont disparu depuis³.

² Sur les discours de haine, voir notamment Baider et Constantinou (2019), Monnier, Boursier et Seoane (2022), Monnier, Seoane, Hubé et Leroux (2021), Fracchiolla et Sini (2021), Monnier et Seoane (2019), Fracchiolla, Moïse, Romain et Auger (2013), etc.

³ Plusieurs de ces sites ont été fermés par le ministère de l'Intérieur français au fil des mois durant lesquels s'est prolongée cette recherche.

La sélection de ces discours s'est réalisée suivant des recherches intuitives sur le web et des renvois intertextuels entre auteurs ou des liens hypertextuels, toujours sur des textes qui prônaient le bannissement d'individus ou de groupes d'individus ciblés pour leur non-appartenance à une supposée communauté civilisationnelle partagée avec les locuteurs. Nous avons pointé les propos qui conservaient une part de contenus sous-jacents pour des raisons de contournement de la modération, de la loi et qui visaient la mise en place d'une connivence à des fins politiques, nous y reviendrons. Le rapprochement *ad hoc* de ces discours d'apparence éclectique a donc été rendu possible par leur ancrage radical et la visée argumentative de critique et de dénonciation sur laquelle ils reposent. Ce corpus sera ainsi examiné à travers la focale de trois principaux rouages implicatifs qui se fondent sur un terreau commun propice à des saisies stéréotypiques partagées, partageables, et cimentées par des valeurs citoyennes et politiques collectives mises en exergue : (i) la mise en suspens de l'énoncé, (ii) l'activation de certaines mécaniques désignationnelles, (iii) la saturation de certains référents.

Nous débuterons par l'analyse d'un extrait sur site institutionnel de *La Cocarde Etudiante* dans lequel le locuteur explique se poser en « dernier rempart idéologique ». L'étude, rapide, de ce texte nous servira de fondement pour poser les jalons contextuels de la description des discours rejectifs⁴ : arrière-plan discursif et communicationnel, soubassements historico-politiques. Puis, nous aborderons plus précisément les mécaniques énonciatives et sémantiques à l'œuvre en explorant les principaux rouages d'implication : suspendre l'énoncé, activer certaines mécaniques désignationnelles (sous-détermination, troncations, détournements), saturer le référent par des noms propres ou d'autres moyens lexicaux et sémiotiques (les *dog whistles*) qui mobilisent parfois le ressort de l'humour insidieux. Il s'agira de montrer qu'un positionnement ouvertement auto-établi comme disruptif et non politiquement correct, frôlant au passage parfois l'illégalité, repose sur des mécanismes d'inférences (Kerbrat-Orecchioni 1986) et de dialogisation bakhtinienne (nous rappelons ici que dialogisme de Bakhtine (1977) pose qu'un discours est fondamentalement traversé par d'autres discours ; les travaux de Brès *et al.* (2005) ou Nowakowska et Sarale (2013), notamment, sont particulièrement éclairants). Enfin, ce positionnement comporte évidemment une forte prégnance idéologisante. Le fait de marquer l'inadéquation et le décalage (Krieg-Planque 1999) avec un discours allogène posé comme doxique, circulant et antagonique permet alors aux locuteurs de faire surgir la « vérité » d'un *autre* dire tout en incitant l'allocutaire à y entrer dans un jeu de connivence pour, *in fine*, pouvoir y adhérer.

⁴ Nous utilisons l'épithète, certes désuète, de *rejectif*, quand un discours ou un pan de discours promeut une perspective de rejet autant qu'il ne fonde sur elle.

1. Se poser en « dernier rempart idéologique »

L'étude d'un exemple nous permettra de poser les jalons épistémologiques de cette réflexion : celui du site Internet d'une association étudiante « de droite authentique »⁵, *La Cocarde Etudiante*⁶, fondée en 2015 à Assas et depuis implantée dans 22 universités françaises et certains grands lycées. L'association militante se présente comme une « offre alternative » et « le dernier rempart idéologique aux théories de l'extrême gauche dans les universités : islamisme, indigénisme, haine de la France et de l'homme blanc, etc. »⁷ :

Alors que partout dans les universités prospèrent les thèses du gauchisme culturel et que prédomine une conception réductrice de l'homme et de la société, il n'est plus concevable, qu'à Droite, le militantisme d'opposition demeure cantonné aux questions du nombre de places dans les amphithéâtres ou d'aménagement des locaux. Non pas qu'il s'agisse de thématiques insignifiantes dans la vie quotidienne de nombreux étudiants ; nous ne l'ignorons pas et notre engagement sur le terrain intègre ces réalités. Mais la bataille des idées relève néanmoins à nos yeux d'une dimension « supérieure » à celle des conditions matérielles. La défaite de la Droite y est source de conséquences à long terme potentiellement irréversibles.

Le discours met d'emblée en avant une polarisation intrinsèque, constitutive de tout discours radical, entre d'un côté, « l'extrême gauche » et « les thèses du gauchisme culturel » qui provoquerait une multiplicité de périls (ici l'islamisme, un antipatriotisme, un mouvement anti-hommes, un racisme anti-blancs) et d'un autre côté, l'association qui incarne une nécessaire défense (« dernier rempart ») face à ces dangers. La perspective est décliniste, avec des « conséquences à long terme potentiellement irréversibles ». Ces antagonismes sont par ailleurs étayés par la totalité des publications du site, répondant aux principes polarisateurs du « carré idéologique » de Van Dijk (2007 : §55-60) :

⁵ Mais catégorisée comme « extrême-droite » dans la presse notamment :

« “Nous couvrons plus de la moitié du territoire français” : la Cocarde étudiante, syndicat d'extrême droite en pleine croissance » (07/02/2024), site de France Info, www.francetvinfo.fr/replay-radio/le-choix-franceinfo/enquete-nous-couvrons-plus-de-la-moitie-du-territoire-francais-la-cocarde-etudiante-syndicat-d-extreme-droite-en-pleine-croissance_6322158.html

« C'est quoi la Cocarde étudiante, ce syndicat d'extrême droite de plus en plus présent dans les universités françaises ? » (06/02/2024), quotidien généraliste *20 minutes*, <https://www.20minutes.fr/societe/4074607-20240206-quoi-cocarde-etudiante-syndicat-extreme-droite-plus-plus-present-universites-francaises>

⁶ www.cocardeetudiante.com

⁷ Rubrique « Qui sommes-nous ? », <https://cocardeetudiante.com/droite-etudiante>.

Le discours idéologique [de polarisation] contient souvent les stratégies générales suivantes – que l'on pourrait appeler le "carré idéologique" : accentuer *nos* points positifs, accentuer *leurs* points négatifs, atténuer *nos* points négatifs, atténuer *leurs* points positifs. Ces stratégies générales peuvent s'appliquer à tous les niveaux de l'action, du sens et de la forme textuelle ou verbale.

Ces stratégies rappellent la théorie goffmanienne de la préservation des faces mais elles seraient ici régies par un *telos* (un macro-objectif) moteur : celui de dire son rejet des tiers ciblés afin de provoquer le rejet chez l'allocuteur. Dans cette logique de clivage, l'association publie un long billet de 1045 mots le 21/12/2023, signé « FmR ». Dans ce texte, sont énumérées les principales raisons qui, selon l'association, devraient encourager « la préférence nationale ». Voici un extrait, représentant un tiers du discours total :

(1) **La préférence nationale, une nécessité humaine**

La misère venue d'ailleurs comme celle de son propre pays est une calamité. Les calamités appellent des réponses à la hauteur de la situation. Mais Madame le prévôt des marchands, trop occupée à confondre le Midas antique avec le service auto, s'avère être une calamité d'un autre ordre. En 2023, on recense 3000 sans-abris à Paris. Les centres d'hébergement sont saturés, ne parlons même pas des logements sociaux. Qui en est responsable ? Nos politiques sans aucun doute. Comment peut-on expliquer qu'une demande d'asile prenne un an et demi à être traitée, temps pendant lequel le demandeur touche l'Ada et se trouve logé ? Souvenez-vous de Clémentine Autain, adjointe à la mairie de Paris, qui voulait légaliser tous ceux qui venaient en France... Le problème, c'est qu'aujourd'hui, prioritaire est la misère qui touche son voisin. Chez moi -mais peut-être suis-je arriéré- prioritaire est la misère qui touche son compatriote, celui qui vit comme vous, celui qui parle comme vous, non pas une misère exotique qui s'accompagne trop souvent de violences et de mœurs obscures.

La préférence nationale, un prérequis moral

Dans toute l'histoire de l'humanité sans doute, on a privilégié les siens aux autres. Les siens, ce sont ceux en lesquels on place naturellement sa confiance et son amitié. Ce sont ceux qui, lorsqu'ils vous voient, esquissent un sourire, lorsqu'ils vous parlent, ne manquent pas de vous taquiner et qui parfois, lorsque vous débattiez, sont les premiers à vous contredire. Mais ces tensions ne valent rien, car au-delà d'elles, un lien vous rassemble. Ce lien, c'est la communauté, l'histoire qu'elle véhicule, l'amour que vous lui portez. Or aujourd'hui, nous assistons à un éclatement de la communauté nationale au profit d'une constellation d'autres communautés ; religieuses, ethniques, sexuelles... La préférence nationale est le vecteur du mouvement inverse. Elle rappelle qu'au-delà des différences sur lesquelles sont fondées les communautés d'aujourd'hui, il existe une entité supérieure et bien plus importante

qui s'appelle la France. [...] C'est ainsi que dans un monde aussi immoral que le nôtre, la préférence nationale est le premier socle d'une refondation morale de notre communauté.⁸

Si l'expression « préférence nationale » elle-même cristallise un positionnement identifié par d'autres acteurs comme d'extrême droite (Mayer 2007 : 239), le discours déployé ici consolide la binarité entre l'endogène (« son propre pays », « nous », « chez moi », « compatriote », « les siens ») et l'exogène (« venue d'ailleurs », « voisin », « exotique », « les autres »). La *nation*, nœud de tout développement des discours radicaux, s'y appréhende tant du point de vue politique (à travers la question de la citoyenneté) que du point de vue d'une construction identitaire et communautaire, à la fois historique et intellectuelle (Stoicea-Deram, 2008, Dhume et Cohen, 2018). Explicitement, le *national* implique ici le *respect*, la *protection* et donc la *préférence*.

Cependant, « le discours haineux ne se résume pas à un paradigme lexical mais relève de manifestations verbales et non verbales extrêmement éclectiques, avec une violence scalaire allant de propos méprisants à des incitations à des actes criminels » (Monnier, Seoane et Gardenier 2020 : 67). Pour faire émerger la disqualification d'une altérité et propager le rejet, ces discours radicaux fonctionnent ainsi sur trois dimensions : « le discours haineux en ligne constitue un univers discursif avec ses caractéristiques propres, inscrit dans une triple dimension discursive, pré-discursive (représentationnelle) et post-discursive (actionnelle) (*ibid.* : 65). C'est le second niveau qui retiendra particulièrement notre attention ici.

Le niveau du *partagé* se trouve en effet cimenté par des valeurs et des imaginaires qui créent des « relations affectives nouant les militants » (Sommier 2015 : § 18). Ce terreau commun opère une rupture entre un « in group » et un « out group » (*ibid.*), qui déclenche un double mécanisme de cohésion entre-soi et de rejet de l'autre, ancré dans une temporalité disruptive (avant *vs.* « aujourd'hui ») et selon des principes évaluatifs (Heinich 2017) comme des valeurs morales (« prérequis moral »), la loyauté (« le problème, c'est qu'aujourd'hui, prioritaire est la misère qui touche son voisin »), la « confiance » ; des valeurs éthiques qui reposent sur des compétences professionnelles ou culturelles : valeur de pertinence comme le bon sens (« chez moi -mais peut-être suis-je arriéré- prioritaire est la misère qui touche son compatriote »), d'efficacité (« trop occupée à confondre le Midas antique avec le service auto »), de capacité anticipatoire (« Les calamités appellent des réponses à la hauteur de la situation. Mais [...] »).

La mobilisation de figures cibles, adversaires, comme celle de l'étranger, ou celle du politique incompetent « reflète le plus souvent une stratégie de rassemblement et de gestion de l'électorat du groupe

⁸ cocardeetudiante.com/articles/pourquoi-la-preference-nationale, 21/12/23

majoritaire qui fait appel à un Autre présenté comme une menace à combattre » (Frame, 2016). Certaines représentations de la réalité sont dès lors sélectionnées suivant des polarités manichéennes qui reposent sur des cadrages oscillants entre fonctions diagnostique et pronostique (Fillieule, Mathieu et Pêchu 2009 : 32). Les topiques de la guerre ou de la sécurité en sont d'ailleurs d'efficaces fils conducteurs. En outre, ces discours puisent dans le topos plus général du désordre social, abordé sous l'angle de l'injustice et de l'indignation (Monnier, Seoane et Gardenier, 2020 : 76) et associé à un discours médiatique posé comme un bloc indistinct volontairement porteur d'une parole euphémisante et politiquement correcte (López Díaz, 2014). C'est sur ce dernier topos que s'appuie *La Cocarde Etudiante*, comme la plupart des locuteurs du corpus, pour s'arroger le rôle de « dernier rempart idéologique » puisqu'il s'agit de forger un ethos en rupture avec le système politique institutionnalisé :

La radicalité politique suppose un périmètre d'opinions et d'actions, sinon contre, en tout cas en marge du système politique conventionnel et institutionnalisé. Les lieux comme les modes d'expression de la radicalité sont bien hors système, dans un espace de significations nécessairement critique, voire potentiellement subversif. Elle se nourrit de la contestation de la démocratie représentative et ne s'arrange éventuellement des usages démocratiques que dans le cadre de la démocratie directe, portée par l'expression et la contestation de minorités actives de citoyens. (Galland et Muxel 2018 : 36-37)

Pour concourir à ses fins, la parole radicale et militante a recours, selon Burger, Lugrin, Micheli et Pahud (2006 : §33-35) à trois formes de manipulation : a) la « manipulation des affects » qui exploite les peurs chez les citoyens (peur de la perte d'identité, de l'islamisme, de la délinquance, de la dépossession des aides et de la baisse du pouvoir financier etc.), b) la « manipulation des faits » qui tient d'une tendance à la désinformation, ou à la mésinformation⁹ plus exactement, et c) la « manipulation cognitive » qui établit un lien causal entre immigration/droits des immigrés et perte d'identité, de sécurité et de pouvoir d'achat, bref, une perte de valeurs indexée sur des « amalgames affectifs » et « cognitifs » (Breton 2000 : 106). Le discours est alors bien moins informatif qu'argumentatif. Il met en lumière certains imaginaires politiques que ces discours de médiation contribuent à mobiliser de façon sérielle ou séquentielle pour saisir les faits et circonscrire les identités (Magaud 2018).

Enoncées de façon binaire et biaisée, ces évaluations rejectives portent sur l'immigré (stéréotypé ou archétypé) mais aussi de certains

⁹ La mécanique critiquée de la « désinformation » ou de la « mésinformation » appelle à une logique de « réinformation » de ces discours radicaux depuis les années 1990 (notamment Albertini et Doucet, 2016), Stephan et Vauchez, 2019)

politiques jugés trop complaisants, parfois comme incapables de mener les bonnes lignes directrices (« Qui en est responsable ? Nos politiques sans aucun doute »). Ces jugements se mettent en place alors selon des « boussoles axiologiques » (Kaufmann et Gonzalez 2017 : 172-173) et argumentatives qui forgent une représentation ethoïque du discours d'un locuteur que P.-A. Taguieff qualifiait de « démagogue » (1984 : 121) : le « démagogue se donne pour l'incarnation du Beau et du Sublime ». Ce locuteur met en scène « l'opposition manichéenne des porteurs du Bien et des suppôts du Mal, [opposition qui] est, de fait, énoncée par autoqualification meliorative et hétérodésignation péjorative », et il finit par imposer « la mythologie de la disjonction exclusive: il faut choisir l'un des deux camps. Tout autre choix revient à une trahison, aux choix honteux et hypocrite du camp ennemi ». C'est précisément ce à quoi mène le billet publié par *La Cocarde*, qui se termine ainsi :

La priorité nationale consiste donc à résoudre ses problèmes intérieurs. Autant pour l'emploi, où le chômage est endigué, que pour les logements qui limitent le nombre de sans-abri. Elle essentialise la communauté, ce qui permet aussi, dans nos temps troublés, de la régénérer. Dès lors, s'opposer à la préférence nationale entraîne déni (des problèmes qu'elle peut résoudre) et reniement (de la communauté nationale). Cela dit, la préférence nationale seule ne saurait triompher. Il faut l'accompagner de mesures pertinentes comme l'incitation des chômeurs nationaux à travailler ou la construction de davantage de logements assorti d'un durcissement des critères d'entrée et des inspections.

Toutefois, ces jalons de la démarche radicale et démagogique reposent également, et c'est notre propos ici, sur la non-formulation de certaines de ces *boussoles* pour des raisons de légalité essentiellement. Inférées, elles restent en suspens par les points de suspension ou laissées sous forme figurale, comme des litotes (« mœurs obscures »)¹⁰, avec une montée en généralité (« une misère exotique qui s'accompagne trop souvent de violences »), des opérations de glissement de sens métonymique (la communauté du cercle intime bascule vers la « communauté nationale »), ou les oscillations référentielles du pronom *on* ; du détournement ou un jeu d'allusions interdiscursives sarcastiques qu'il appartient à l'allocutaire de décrypter : « Madame le prévôt des marchands, trop occupée à confondre le Midas antique avec le service auto, s'avère être une calamité d'un autre ordre ». En effet, en tant que raillerie qui fonctionne sur le contraste entre le réel et le formulé exagéré (Charaudeau 2013b : 35), le sarcasme s'appuie sur l'allusion à un fait d'actualité précédent. En l'occurrence,

¹⁰ La litote consiste à atténuer l'expression de sa pensée pour en sous-entendre bien plus (Jaubert, 2008).

« Madame le prévôt des marchands » est la désignation de la fonction de Maire de Paris sous l'Ancien-Régime et réfère donc à Anne Hidalgo, Maire de Paris depuis 2014, qui avait confondu le roi mythologique grec Midas avec l'enseigne de réparation automobile lors d'un conseil municipal en octobre 2023, suscitant ainsi de nombreuses moqueries sur son ignorance présumée. L'appellation d'Ancien-Régime sous-entend un fonctionnement peu démocratique, enclin aux privilèges, antérieur à la Révolution française.

Ces opérations constituent des *rouages implicatifs* et font l'objet d'un développement dans la partie qui suit : suspendre l'énoncé, activer certaines mécaniques désignationnelles et faire des échos interdiscursifs avec, parfois, un soubassement humoristique.

2. Suspendre l'énoncé

L'un des moyens les plus couramment utilisés pour impliciter des contenus est de suspendre un énoncé par des points de suspension ou par l'utilisation de parenthèses. Ces deux outils permettent d'installer un cadre de pensée sous-jacent et d'initier au passage un métadiscours.

Commençons par les points de suspension. Au-delà de leur utilisation pour écourter une énumération, certains de ces usages relèvent d'une dimension pragmatique spécifique. Ils manifestent un dire latent qui appelle une lecture interprétative de l'allocutaire : « la notion de latence peut inviter à transcender les modes discursifs pour se lier aux enjeux de la réalisation : exhibant l'informulé, elle renvoie au processus du discours en formation » (Rault 2015 : 67).

Cette utilisation, massive dans les réseaux sociaux qui promeuvent des discours haineux, permet au locuteur d'échapper à la modération, comme dans les extraits suivants, issus du forum du *Figaro*, quotidien pourtant *mainstream*. Ces posts datés du 16/09/2023 portent sur un article publié le 15/09/23 autour de « la crise de Lampedusa » : « Lampedusa : les raisons d'une vague migratoire hors norme » :

- (2) a. Les sub-sahariens "ont du mal à trouver un travail, un logement et font face aux violences. Cela les pousse à partir"... eh! bien on sait donc comment les faire partir ! (anonyme)
 b. Apres avoir regardé, pas une seule femme sur la photo... que de jeunes hommes dans la force de l'âge... Et quand on pense aux montants donnés en aide au développement à tous ces pays... Et y'a de quoi faire là-bas en développement... (anonyme)

Qu'ils se situent en milieu (2a) ou en fin d'énoncé (2b), ces points signalent une interruption de l'énoncé, provisoire (pour créer un effet de suspens sur le segment qui suit) ou bien définitive (du point de vue de l'explicite du moins : en fin de post). Ils agissent en

signaux de métadiscursivité dans la mesure où ils déclenchent « une dynamique interprétative de la part du lecteur-internaute » (Seoane et Monnier 2022). Ils sémiotisent le seuil du dicible et de la légalité du dire. Le discours de rejet peut rester latent tout en s’instaurant au creux de cette entente tacite. La connivence se fonde alors sur une double temporalité : l’une rétrospective, axée vers un déjà-là, posé par le locuteur et reconnu par le lecteur (le stéréotype du migrant non travailleur et dépendant des aides de l’Etat etc.), et l’autre ancrée dans un élan prospectif pour inciter à faire formuler par le lecteur ce qui n’est pas réalisé textuellement (refuser cette situation, s’indigner des politiques migratoires européennes, voter contre aux prochaines élections, etc.).

Les points de suspension soulignent par conséquent une distorsion entre explicité et implicite, que ce soit, en termes ducrotiens, du point de vue des présupposés que des sous-entendus. Par exemple pour (2b), les présupposés reposent sur le stéréotype du modèle patriarcal et machiste censé être celui des populations de « tous ces pays » (avec un flou référentiel manifeste : s’agit-il des pays du continent africain ? pays de religion musulmane ?), et sous-entendant que ces populations ont un fonctionnement primaire et ne peuvent s’intégrer et donc qu’il ne faut pas les accepter. Ce qui est passé sous silence devient tout aussi signifiant et se fixe alors sur ces dispositifs énonciatifs qui appellent à une idéologisation du discours et à un certain agir (citoyen, politique, militant etc.). Ils sous-tendent ainsi l’activation d’un système d’inférences implicites par le lecteur. L’implicite, tout en restant implicite, se dévoile par l’interprétation du lecteur.

Le jeu tacite d’une seconde lecture sous-jacente, en quelque sorte, entre le locuteur et son allocataire se perçoit également dans le recours à des énoncés entre parenthèses. Certains parenthésages recourent en effet cette utilisation pragma-énonciative en réalisant un décrochage typographique et énonciatif¹¹. Il ne s’agit pas tant ici d’apporter une explicitation, précision ; ou de remplir une fonction auto-correctrice mais de gloser en signalant bien que l’on glose. Cette opération méta-énonciative est importante car elle souligne le positionnement distancié et l’ethos de pourfendeur que cherche à produire le locuteur. Prenons l’exemple du site Boulevard Voltaire (3) et du forum jvarchive.com (4) :

- (3) C’est déjà ce qui arrive. Ici, à Toulon, l’offensive est manifeste. Dans une grande surface populaire du centre-ville, toutes les caissières – et la très grande majorité des clientes – sont voilées. On croise dans les

¹¹ Pour les différentes utilisations des parenthèses, on pourra notamment se reporter à de nombreux travaux en linguistique comme Boucheron (1997), Berrendonder (2008) et Tuomarla (2009).

rues des petites filles déjà harnachées et des jeunes femmes en niqab noir, gantées et le visage judicieusement couvert d'un masque (le Covid a bon dos) noir comme leur tenue. Panot croit-elle vraiment que le corps de ces femmes leur appartient ? (www.bvoltaire.fr, 27/10)

- (4) Sujet de la discussion du forum : « “Dragons célestes” : le député LFI David Guiraud accusé d’avoir repris une référence antisémite sur X ». Commentaire : « Quel bouffon, tout le monde sait que dragons célestes = ju*fs. il pensait que seuls les antisémites (son électorat) étaient au courant en big 2k24 ». (02/01)

Dans ces deux extraits, la parenthèse ouvre dialogiquement (et argumentativement) un espace de commentaire sur ce qui précède, et fait un écho cotextuel à l’adverbe « judicieusement » en (3) ou avec le segment « son électorat » en (4). Ce commentaire invite à envisager que l’argument du masque sanitaire en période pandémique qui pourrait être opposé dans ces circonstances est, *de facto*, fallacieux (3), ou que l’électorat du parti *La France Insoumise*, régulièrement catégorisé d’extrême gauche, est antisémite (4). Le fonctionnement des parenthèses fait alors appel à du dialogisme interdiscursif et intralocutif : le dialogisme interdiscursif s’entend comme l’orientation de tout discours vers d’autres discours réalisés antérieurement par des tiers, ou par le locuteur lui-même tandis que le dialogisme intralocutif « reprend en écho son dit antérieur, pour s’en distancier, avant d’y apporter correction » (Brès, 2017 : 12). Cependant, la valeur pragmatique du parenthésage diffère entre ces deux exemples.

En (4) le syntagme nominal entre parenthèses porte sur le syntagme qui précède immédiatement, en établissant entre eux une équivalence de sens entre « les antisémites » et « son électorat ». L’explicitation – autre usage des parenthèses – est assertive et sert au procédé de caractérisation (la parenthèse pourrait être alors remplacée par la relative *qui constituent* son électorat) ou bien au procédé de reformulation (la parenthèse remplacée par la locution *autrement dit*). Le dialogisme intralocutif prime ainsi : le locuteur explicite son appréhension du réel. Toutefois, on peut également y déceler une portée interdiscursive, renvoyant les membres et partisans de LFI à leurs prises de positions médiatiques jugées antisémites par leurs détracteurs et de nombreux commentateurs, notamment après les attaques du 7 octobre 2023 en Israël. L’association faite entre l’électorat supposé antisémite et le député LFI tient alors d’une posture assertive pour le locuteur : le décrochage typographique déclenche un décrochage énonciatif par l’allusion à un interdiscours.

En (3), en revanche, il n’y a pas d’équivalence sémantique posée mais un métadiscours sur le port du masque sanitaire en contexte pandémique. La parenthèse engage une posture argumentative du locuteur, en trois temps : (i) d’abord, une glose intralocutive sur le

segment antérieur pour associer le voile, le masque sanitaire et la crise pandémique du COVID. Ensuite (ii), une glose interdiscursive sur un argument supposé tenu par un énonciateur flou, non explicité : la réfutation d'un discours sous-tendu, non attribué qui convoquerait l'argument sanitaire pour justifier le fait de dissimuler son visage pour « ces femmes », soulevant insidieusement l'interrogation de qui en seraient les énonciateurs : les femmes voilées ? les Musulmans ? la doxa médiatique catégorisée de « bien-pensante » (en faveur d'une solidarité nationale, envers les étrangers, notamment envers les migrants, ou bienveillante avec les jeunes défavorisés par exemple) ? LFI, la députée Mathilde Panot ?). Enfin (iii), à ces deux premières étapes interprétatives qui posent l'acte de réfutation en s'établissant sur un double fonctionnement dialogique (intra-locutif et interdiscursif), vient se juxtaposer une montée en généralité. Il s'opère la bascule de la réfutation d'un argument vers le refus d'une légitimation quelle qu'elle soit d'une pratique (celle du port du voile) puis, en filigrane, le rejet d'une non-intégration supposée des Musulmans, qui mettrait en péril l'identité cultu(r)elle de la nation française.

Nous le constatons, les parenthèses peuvent devenir ainsi des outils de sémiotisation d'un métadiscours litotique du *dire le vrai* et des points de rencontre entre un locuteur-commentateur et un lecteur supposément non naïf. D'autres moyens sont mobilisables pour activer ce métadiscours, comme le recours à certaines désignations circulantes.

3. Activer certaines mécaniques désignationnelles

La catégorisation linguistique étant avant tout une catégorisation sociale (Detrie 2001), le locuteur subjectivant peut également activer certaines mécaniques désignationnelles. Forcé est de constater que ces discours font montre d'un réel effort de (re)nomination (Bouzereau 2019) pour ne pas nommer, mal nommer et/ou renommer : le locuteur peut jouer sur une sous-détermination, jouer sur des détournements et d'autres types de créations néologiques, comme les apocopes ou enfin sur la saturation du référent ciblé.

3.1. Jouer sur une sous-détermination

Nous aborderons ici les utilisations de formes pronominales, substantifs sous-référencés et troncations qui convergent vers une stratégie de sous-détermination. Il s'opère un floutage du référent par l'instauration de « zones troubles » (Le Goffic 1982 : 83), notamment par le jeu d'« ambivalences référentielles » (*ibid.* : 96). Ainsi, par exemple, le groupe nominal « les mêmes » (5) semble répondre de prime abord à une euphémisation, l'anaphore sans référent cotextuel crée un vide

référentiel que le récepteur doit combler ; cependant, en l'absence d'indices cotextuels, il lui faut chercher dans une intradiscursivité inhérente au paradigme sociodiscursif du locuteur ou à la communauté discursive de laquelle il se réclame. Les communautés discursives étant des « groupes qui n'existent que par et dans l'énonciation de textes qu'ils produisent et font circuler » (Maingueneau 2012 : 124)), elles mobilisent ici des paradigmes anti-migrants (5), antisémites (6), anti-gouvernements (1 ou 6) : « les mêmes » impose alors une homogénéisation du référent (*ils sont toujours pareils*), qui, par contrecoup, consolide la communauté discursive construite autour de la voix du locuteur. L'éuphémisme est donc, en réalité, une litote.

- (5) Nos politiques sont dans le déni complet ! Lamentable ! Tout part en vrille... On sait qui peut proférer ces agressions verbales, toujours les mêmes... S'ils ne supportent pas les épaules d'une femme, qu'ils retournent au bled ! (post de commentaire à l'article du *Figaro* du 18/07/23, « Saint-Denis : Des femmes archéologues victimes de harcèlement aux abords d'un chantier-de fouilles »)

Ce procédé est souvent combiné avec l'utilisation du pronom « ils » sans référent explicité (Kleiber 1990), qui se retrouve volontiers dans ces énonciations rejectives (5 et 6) : la remédiation au creux référentiel de cette sous-détermination est d'ordre intradiscursif.

Le pronom « on » peut d'ailleurs endosser ce rôle aussi, dans la construction d'une entité adversative altérisée (*on nous ment, on nous manipule* etc.).

- (6) « Pour savoir qui vous dirige vraiment, il suffit de regarder ceux que vous ne pouvez pas critiquer » - Voltaire 😊😊😊 Qui n'avons-nous pas le droit de critiquer ? 😊 (23/10, jeuxvideo.com)

L'exemple (6) détourne une citation (faussement) attribuée à Voltaire et reprend un énoncé ayant circulé en janvier 2014 lors de l'interdiction pour troubles à l'ordre public (ordonnance du juge des référés du Conseil d'État) d'un spectacle de l'humoriste controversé Dieudonné M'Bala M'Bala, catégorisé comme d'extrême droite et antisémite par la presse française (François S., « Le réveil de l'antisémitisme d'extrême droite », publié le 20/01/2019 dans *The Conversation*¹². L'énoncé fait écho à cet épisode et accentue le floutage du référent par le recours à « ceux » sans référent cotextuel combiné au pronom interrogatif « qui ». L'énoncé « qui » (souvent suivi d'un point d'interrogation et utilisé de façon indépendante « qui ? », « mais qui ? ») constitue un dispositif pragmatique récurrent s'inscrivant dans un paradigme discursif antisémite.

¹² <https://theconversation.com/le-reveil-de-lantisemitisme-dextreme-droite-112233>.

En effet, avec l'énoncé « Mais qui ? », la sous-détermination soulève insinueusement la question des instances au pouvoir derrière le monde médiatique, politique et financier. Le connecteur « mais » relie un pan d'énoncé non verbalisé avec ce pronom sous-déterminé ; il réoriente ainsi dialogiquement un discours sous-jacent et non proféré, qui serait celui d'une doxa circulante, médiatique, paraphrasable en : *à votre avis, qui gouverne vraiment, qui est derrière tout cela etc.*

Cette stratégie est utilisée sur des pancartes brandies lors de manifestations, comme à Metz en 2021 qui a valu une condamnation pour incitation à la haine à la manifestante (« Mais QUI ? » après une série de noms propres de personnalités médiatico-politiques) ou des pancartes de certains manifestants à Paris en novembre 2023 : « Non au pass sanitaire. Qui ne peut-on pas critiquer ? Qui est l'ennemi ? Qui se sent visé ? MAIS QUI ? » (« qui » en typographie rouge).

Ici, peu d'indices cotextuels : la réponse est à rechercher dans l'interdiscours, circonscrit à une communauté discursive prédéterminée. Poussé par cette interlocution exacerbée par l'interrogative, il appartient au récepteur de chercher le point commun parmi ces noms de personnalités médiatisées au sein de domaines socioprofessionnels différents. L'uniformité posée, parfois même diabolisée (des cornes de diabolotin dans certaines représentations ou certains émoticônes), construit une altérité posée *en bloc* que le locuteur pose comme adversative.

Cette construction d'un Autre, indistinct et antagoniste, relève d'une *altérophobie* et contribue à renforcer les liens d'appartenance identitaires à une communauté car « l'altérophobie est en somme le versant péjoratif du sentiment d'appartenance communautaire, les deux étant en charge de tracer la démarcation entre “nous” et “eux” » (Lebourg, 2011 : 1). La dynamique altérophobe engage ainsi une « exaltation identitariste » qui « envahit les extrêmes droites car elle permet d'exprimer très différemment, par le “respect des identités”, le rejet des métissages biologiques et culturels » (Lebourg 2011 : 20). La dualité endogroupe/exogroupe, en tant que fondement de ces séparations entre groupes d'humains, favorise alors une transition d'une communauté sociologique vers une communauté discursive, ouvrant la voie à une forme de communautarisme.

3.2. Jouer sur des détournements et néologismes

Une autre stratégie d'implication consiste à opérer des détournements sémantiques par lesquels il s'agit de dire autrement pour laisser entendre, métaphoriquement ou métonymiquement.

Le lexème « Judoka » par exemple, formé à partir du « J-word » qui est déjà un procédé d'évitement pour le mot « Juif », repose sur une hyperbole phonique, par glissement à partir de / j /. Ce mécanisme consiste à importer un lexème issu d'un champ discursif éloigné pour

lui accorder une signification nouvelle, construite sur un paradigme idéologique et désignationnel qui doit être reconnu au préalable. « Judoka » contourne l'utilisation de *Juif*, qui n'est pourtant pas proscrit dans la sphère publique, mais il cristallise surtout l'arrière-plan haineux du dire, qui lui, est passible d'une peine. La majuscule, fréquente, sémiotise le fait qu'il n'est pas réellement question de judo et qu'il est nécessaire d'appréhender un infradiscours sous-jacent.

Tabler sur le transfert d'une sphère de discours à une autre permet ainsi de contourner la loi en détournant certaines catégorisations. Or, cette opération n'est rendue possible que parce qu'elle s'exécute au sein d'une communauté discursive donnée. Des expressions comme « dragons célestes » (4) font la bascule du discours d'un manga japonais d'aventures (*One Piece*) vers un discours antisémite : les bourgeois puissants politiquement du manga, les « dragons célestes », sont assimilés à la communauté juive, qui, dans les discours antisémites, est accusée de régenter de façon endogamique toutes les sphères de pouvoir de la société, et ce à ses propres fins. Ces dispositifs cryptés au départ dans des forums antisémites font l'objet depuis quelques mois de décodage dans la presse plus généraliste, comme ci-dessous l'hebdomadaire *Marianne* (extrait A¹³). Nous y reviendrons plus loin, lorsque nous aborderons les *dog whistles* :

- (A) Pour vomir leur antisémitisme en échappant aux règles de modérations sur les forums et réseaux sociaux, des internautes utilisent des références au célèbre manga d'Eiichirō Oda, « *One Piece* ». La figure des « dragons célestes », personnages gavés de privilèges et immensément riches dans la fiction, désigne ainsi les juifs dans leur langage codé. La haine des juifs se réinvente... encore. Depuis quelques semaines sur les réseaux sociaux, des messages à première vue énigmatiques fleurissent. « *J'en peux plus, Zidane en France, il est aussi intouchable que les dragons célestes* », « *Mais ils sont trop puissants les dragons célestes, c'est une singerie* » ou encore « *C'est atroce... Maintenant, je n'arrive pas à dissocier les dragons célestes à cette communauté dont le nom commence par J* », peut-on par exemple lire sur Twitter, en seulement quelques clics. (*Marianne*, 14/01/23)

Ces expressions permettent de marquer une altérité dénigrée tout en créant une connivence au sein de la communauté discursive dans laquelle se place le locuteur. Pour cela, le ressort métaphorique est régulièrement utilisé comme avec l'adjectif substantivé « allogènes »¹⁴

¹³ Les extraits numérotés de (A) à (C) sortent du corpus mais illustrent le regard métadiscursif d'une presse plus généraliste et consensuelle sur les éléments implicatifs saillants du corpus, c'est pourquoi ils ne suivent pas la numérotation numérale des autres extraits fournis ici.

¹⁴ Le site source a été bloqué par le ministère de l'Intérieur français à l'heure où nous écrivons ces lignes, cette fermeture explique les moyens de contournement recherchés par ces locuteurs.

ou des groupes nominaux comme « ces pièces rapportées », « ces produits d'importation » : le glissement métaphorique saisit le tiers décrié uniquement à travers son extériorité, comme seul trait pertinent à prendre en compte. Le même procédé se retrouve avec le substantif « golem ». A l'origine monstre géant d'argile dans la religion hébraïque, « golem » désigne dans ce corpus une personnalité catégorisée comme juive pour en disqualifier précisément la judéité, car associée à une forme de monstruosité et de géantisme. La métaphore de la pieuvre est, d'ailleurs, couramment mobilisée également, plutôt dans des dispositifs sémiotiques comme les dessins dès le début du XX^{ème} siècle (Sagaert 2013) : il s'agit là de stigmatiser par différents traits stéréotypiques prêtés aux Juifs en adoptant une perspective conspirationniste (Langer, 2022). La métaphore de la pieuvre est également présente historiquement pour représenter la communauté franc-maçonnique (Lefebvre, 2009).

Les exemples cités jusque-là relèvent de phénomènes de *détournements-plaquage* : plaquage d'une unité d'un discours à un autre complètement différent : une dé-sémantisation partielle et une dé-référentialisation se réalisent tout en conservant les traits stéréotypiques prêtés à la communauté juive pour les appliquer dans un autre univers de discours, ou dans un autre champ discursif, comme « dragons célestes » ou « Judoka ».

Or, dans ces discours d'extrême droite qui visent à disqualifier l'altérité, la communauté musulmane est aussi régulièrement ciblée par ce procédé. Par exemple, lorsque des groupuscules d'ultra-droite évoquent une « chasse aux marcassins » pour désigner des expéditions punitives de tabassage de jeunes maghrébins dans les forêts de région parisienne ou à la sortie du lycée. Les marcassins étant des cochons sauvages, et le cochon référant à l'aliment archétypique des interdits de l'Islam, cette expression opère à la fois comme une métaphore (« chasse ») et une métonymie. Cette métonymie consiste à désigner la cible par ce qu'elle ne peut consommer, d'une part, et d'autre part, elle comporte une connotation d'animalité associée au milieu naturel de la forêt, cette association contribue à la déshumanisation de l'autre. La combinaison des deux procédés figuraux en vient à constituer un sarcasme que nous qualifierons d'*endogroupal* : un procédé considéré comme sarcasme uniquement au sein d'une communauté discursive donnée, considéré comme métaphore dégradante en dehors d'elle.

Toutefois, dans ce corpus, ce sont davantage des *détournements-retournements* qui sont utilisés, comme avec les expressions : « les chances », « Kevin et Matéo », ces « petits anges », « les anglais ». Ces expressions désignationnelles ont émergé après deux faits divers survenus en juin 2023 et requièrent une lecture interdiscursive. Le segment « les chances », parfois avec le participe passé « importées » se fonde sur un double interdiscours médiatique reconnu et circulant : il

fait écho, par ironie (une discordance entre le dit et le pensé) à la formule humaniste de l'ouvrage de Bernard Stasi intitulé *L'Immigration, une chance pour la France* publié 1992 puis reprise par la gauche politique dans les années 1990 et 2000 et Emmanuel Macron en mai 2021. La formule considère l'immigration comme porteuse de richesses pour le pays d'accueil, et donc représentant une « chance » pour la France (7). Un retournement s'opère alors car la catégorisation devient antiphrastique, avec présence ou non de guillemets ou d'italiques marquant typographiquement la distanciation énonciative.

- (7) Je m'inscris¹⁵ totalement en faux sur le titre de votre article, le silence des "féministes" n'est absolument pas gêné mais assumé complètement par ces virulentes gauchistes. Les seuls coupables à leurs yeux sont les mâles blancs, tous les autres « racisés » peuvent violer, torturer et tuer des femmes blanches sans que ça ne leur fasse tomber le moindre cil. La seule façon de les émouvoir c'est quand elles même sont victimes de ces 'chances' importées. Encore sont-elles capables de leur trouver des excuses du genre c'est leur culture, nous portons la responsabilité de la colonisation ou je ne sais quel autre délire. (21/12, bvolttaire.fr)

Les expressions « ces (petits) anges », « Kevin et Matéo », « les anglais », « les supporters de Liverpool » revêtent aussi une dimension dialogique de cristallisation d'un discours médiatique circulant dans une sphère et une temporalité données. Le syntagme « ces (petits) anges » renvoie à une désignation mobilisée par le footballeur Kylian Mbappé sur X/Twitter, le 28/06/23¹⁶, faisant suite à la mort de l'adolescent Nahel M. lors d'un contrôle de police survenu la veille à Nanterre, dans l'ouest parisien. Cet événement a provoqué de vives émotions et des polémiques autour du fonctionnement de la police : allant des violences dites policières au racisme posé comme systémique au sein des forces de l'ordre. S'en est suivi une période de troubles sociétaux : manifestations de soutien à la famille et contre la police puis émeutes en Ile-de France et dans différentes villes de France pendant plusieurs jours. Plusieurs personnalités politiques et médiatiques ont pris la parole en solidarité avec les proches de Nahel M. Ces prises de parole ont fait l'objet de nombreuses reprises et de commentaires dans les réseaux sociaux, notamment radicaux, afin de mettre en avant le contraste entre la candeur dénotée par le substantif « ange » et la violence de certains comportements (8), ce qui produit une interprétation ironique, par antiphrase, de la désignation d'« anges » par le rapprochement de deux mots antonymes pour créer un effet de paradoxe :

¹⁵ Nous conservons l'orthographe initiale.

¹⁶ « J'ai mal à ma France [émoticônes cœur]

Une situation inacceptable.

Tout [sic] mes pensées vont pour la famille et les proches de Naël, ce petit ange parti beaucoup trop tôt ».

- (8) Pauvres petits anges partis trop vite éclater une personne âgée... c'est la faute de la société et du gouvernement trop violents qui les poussent à agir comme cela... (11/07)
 J'ai déjà vu des "petits anges" se mettre à 20 pour lyncher un homme à terre, c'est terrifiant... Là ils se sont attaqués à un homme de 72 ans, qui leur avait simplement demandé de faire moins de bruit. Je suppose qu'il est encore interdit de dire que ce sont des délinquants et des criminels ? Nous ne sommes plus le pays des droits de l'homme, les victimes n'ont plus aucune valeur, il n'y a plus que les droits des malfaisants ». (11/07, jvarchive.com)

Le décalage entre le formulé et le pensé autour du syntagme « pauvres petits anges » fait émerger un humour insidieux, jouant d'abord à un niveau ironique puis au niveau sarcastique. Ces dispositifs servent à la raillerie qui vise une cible, contrairement à l'humour relevant d'une utilisation ludique du langage (Kerbrat-Orecchioni 2013). L'ironie la formulation « pauvres petits anges » se fonde sur le contraste entre la violence des comportements et la pureté attribuée traditionnellement aux anges. Les deux adjectifs en renforcent au passage l'idée de fragilité et de candeur. Cette lecture ironique relève d'une fonction pragmatique puisque sa « forme laudative manifeste sert à dissimuler une censure moqueuse, un blâme latent » (Hutcheon 1981 : 142). Le sarcasme, lui, fonctionne ensuite par exagération, en forçant le trait, comme le souligne l'utilisation répétée de l'adverbe « trop » : « partis trop vite éclater une personne âgée... c'est la faute de la société et du gouvernement trop violents qui les poussent à agir comme cela... ». Il s'agit de laisser paraître un jugement sous-jacent qui affleure par ces dispositifs énonciatifs et qui table là-encore sur la capacité (ré-)interprétative du lecteur. Le discours produit alors des *inférences dialogiques*, autrement dit des inférences qu'il est seulement possible d'appréhender suivant un fonctionnement dialogique interdiscursif de ces énoncés. Le processus de non-congruence du dit et du dire crée un effet de contraste qui permet de moduler le dire « vers le haut (sarcasme) ou le bas (ironie) » (Chabrol, 2006 : §3) ou, en d'autres termes, « une dissociation entre le dit et le pensé : opposition pour l'ironie et hyperbolisation pour le sarcasme » (Charaudeau 2013a : 35). Dans cette démarche qui se veut coopérative, le lecteur est à nouveau amené à chercher du contenu au-delà du texte lui-même.

Dans l'exemple (8), nous remarquons d'ailleurs que les énoncés porteurs de cet humour insidieux sont brefs, percutants et suivis de points de suspension, indices d'un implicite sous-jacent et qui renforcent le décalage entre le dire et le pensé (Charaudeau 2006 : 32). La première moitié de l'exemple suivant reprend ce principe de structuration par des énoncés brefs qui vont mobiliser un dédoublement énonciatif, une disjonction entre le réel et le

formulé (souligné ici). Il s'agit de simuler un discours du Ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, pour le tourner en dérision et faire ainsi entrer le lecteur dans un processus de persuasion dans lequel il lui faut résoudre l'incongruité posée par l'acte humoristique. La lecture connivente contribue alors à déjouer cette tension par la bascule d'un discours donné comme officiel vers un discours plus officieux, supposé trahir la vérité des systèmes politico-médiatiques incriminés.

- (9) Les agresseurs sont presque tous français. Et il y a un Kevin et un Matteo parmi eux. Le troisième est un présumé supporter anglais du club de Liverpool.

Signé: Darmanin.

Pas de vague. Pas d'amalgame. Heureusement que l'ancien fleuriste n'était pas armé. Se serait-il défendu qu'un petit ange aurait pu être abattu. On attend toujours Mbappé et l'extrême gauche, toujours aussi sélectifs en matière d'indignation et de gestion émotionnelle. (12/07)

Quelques éléments de contextualisation nous aideront à cerner ces inférences dialogiques. A la suite de ces émeutes de fin juin 2023, le Ministre de l'Intérieur s'est exprimé sur divers supports de presse, affirmant que parmi les 3651 émeutiers interpellés « il y a[vait] beaucoup de Kevin et de Matteo ». Le segment désignationnel « Kevin et Mattéo » a ainsi impulsé l'interdiscours médiatique et sur les réseaux sociaux et se retrouve également dans les discours rejectifs comme point de rencontre entre un discours (re)présenté comme trompeur, ou teinté d'un angélisme aveugle et dangereux, et un discours sarcastique qui entend dire le vrai. Les deux noms propres forment un segment qui se fige peu à peu, au fil des réutilisations ; ils ne reposent pas sur des référents énoncés cotextuellement mais sur un réemploi cristallisé, interdiscursif au sein de certaines communautés discursives (9 et 10, issus du forum du *Figaro* en juillet 2023). Le sarcasme dénonciateur surgit de ce décalage.

- (10) Matteo, Kevin et leur comparse, vraisemblablement supporters de Liverpool, vont être confrontés à la terrible justice de notre beau pays. Nul doute qu'ils vont prendre très cher! (11/07)

les jeunes sont si bien intégrés que l'adjointe au Maire a raison, ça ne peut être que des Kevin et des Mattéo qui disent qu'archéologue n'est pas un métier pour une femme. (19/07)

L'extrait (10) montre avec un fonctionnement analogue le recours interdiscursif à d'autres faits divers. Avec « les supporters de Liverpool » ou les « Anglais », il s'agit de cibler les propos de G.

Darmanin le lendemain des incidents et de la mauvaise gestion du maintien de l'ordre au Stade de France lors de la finale de football de la Ligue des Champions, accusant à tort les supporters anglais le 28/05/22. Ensuite, l'allusion à l'archéologue femme fait écho au fait divers survenu en juillet 2023 à Saint-Denis, une banlieue socialement défavorisée du nord de Paris : des femmes archéologues avaient été victimes de harcèlement récurrent de la part de passants alors qu'elles travaillaient dans un chantier de fouilles en plein air, en centre-ville.

Toutes ces expressions reposent donc sur une reconnaissance d'un interdiscours d'actualité aussi bien que du paradigme de pensée dans lequel se place la communauté discursive (d'où elles émanent). Ce sont des glissements sémantiques qui se réalisent par des détournements-retournements dans la mesure où ces formulations constituent des sortes de retour à l'envoyeur, en particulier par l'assise sarcastique qu'elles véhiculent. En cela, comme tout détournement, elles nécessitent une lecture coopérante de l'allocutaire, sur la base de connaissances lexicales et culturelles partagées avec le locuteur (Sablayrolles 2009 : 27). Cet ancrage pragma-sémantique configure ainsi la saisie interdiscursive induite par ces expressions qui désignent, certes, mais cristallisent surtout des positionnements énonciatifs. Elles produisent un contre-discours face à un discours circulant, médiatique, considéré peu ou prou comme doxique et asservi au politiquement correct. Pour ces locuteurs, mobiliser un de ces détournements revient à s'intégrer dans cette communauté discursive idéologisée et proposer en filigrane une remédiation aux maux de la société qui suscitent défiance et rejet.

La construction d'une posture singulière et divergente, à la fois inclusive pour l'endogroupe et excluante pour les autres, passe également par des créations néologiques comme le recours à des siglaisons et des troncations, connotativement chargées. Le sigle néologique (Bouzereau 2019) peut faire surgir la disjonction entre un dire posé comme d'apparence, politiquement correct, et un dire vrai, livré par le locuteur à l'ethos disruptif. Ainsi, certaines apocopes récurrentes telles que « N-word », « B-word », « G-word », « J-word » et même la lettre-lexème « J » pour « juif », « N » pour éviter d'énoncer « nigger »/« nègre », « BG » (pour « bougnoul ») peuvent apparaître comme des euphémismes, de surface du moins, dans la mesure où « on pourrait dire qu'il s'agit d'un procédé qui vise à minimiser l'éventuel effet négatif d'un acte de parole » (López Díaz 2014 : 48). Cependant, il s'agit avant tout d'éviter de tomber sous le coup de la loi pour discrimination et incitation à la haine : l'apocope répond à une stratégie d'évitement de l'usage d'une forme, par le détournement, voire la saturation sémantique d'une lettre qui devient lexème cristallisant. Le dit obéit à une exigence sociale de modération, ressentie comme

censure, pourtant, par son ancrage dans un paradigme idéologique commun, ce dit fonctionne par échos interdiscursifs et interlocutifs pour inférer un dire qui lui, échappe à toute pondération.

Les *dog whistles* condensent précisément cette problématique de forme (les contenus verbalisés) qui contraste avec le fond (le rejet, les contenus inférés car non verbalisables).

4. Saturer le référent

Le locuteur peut jouer sur la saturation du référent par des noms propres ou par les *dog whistles* (littéralement *sifflement pour chiens* mais souvent traduit par *appel du pied* en français), des dispositifs sémiotiques spécifiques, hétérogènes, que la presse a mis en lumière depuis une dizaine d'années. Le terme de saturation (non syntaxique), présente sans doute quelque faiblesse heuristique mais nous n'en trouvons pas d'autre pour rendre compte ici de la limite de la possibilité que possède un segment, verbal ou non, à absorber une pluralité de connotations pour élaborer une signification à plusieurs strates d'interprétation. Ces segments condensent des niveaux de sens, densifiés, parfois détournés, toujours *dissimulés* dans des replis dialogiques.

4.1. Saturation par des NPr

Récurrents dans les discours radicaux, de droite comme de gauche, certains noms propres (NPr) apparaissent comme saturés connotativement. Citons l'exemple de « Margaret Macron » pour désigner la Première Ministre de l'époque, Elisabeth Borne. Ici, la juxtaposition de deux noms propres permet de mobiliser des paradigmes différents, d'un côté, celui de Margaret Thatcher, une femme politique perçue comme austère, conservatrice et libérale, et d'un autre côté, celui d'Emmanuel Macron, Président de la République posé insinueusement comme omniprésent face à la Première Ministre. La dépossesion du nom de Borne sert à signifier la servitude de cette première ministre envers le président tout en insufflant la connotation rigoriste de l'ancienne première ministre du Royaume-Uni. Le rapprochement des deux femmes aux plus hautes instances de l'état ne se fait que par des connotations négatives, compte tenu des supports éditoriaux et des positionnements énonciatifs d'opposition dans lesquels il apparaît.

Notons aussi l'utilisation de noms propres à consonnance israélite pour désigner stéréotypiquement un membre supposé de la communauté juive, tels que « Rothschild » ou « Rosenbaum » (11) ou à consonnance magrébine comme « Mohamed » (12).

- (11) Tiré du livre: *Explaining Hitler: The Search for the Origins of His Evil*
Auteur : Ron Rosenbaum
je vais passer mon tour 😊 (28/09/23)
- (12) J'ai laissé 3,75 pourboire à Mohamed Uber Eat (20/01, jvarchive.com).

Comme pour les créations néologiques et les détournements sémantiques, l'opération consiste ici à opacifier le référent source de rejet tout en le conservant partiellement dissimulé. Il s'agit de faire un « amalgame » complexe, à la fois « affectif et cognitif » (Breton 2000 : 106), tablant sur les peurs, les émotions, le patriotisme, les valeurs morales et citoyennes et sur « un lien de causalité non fondé ». Pour désopacifier le référent, un travail de reconstruction est nécessaire selon la double temporalité de connivence : rétrospective (comprendre le stéréotype par le nom propre, selon un présupposé métonymique : un NPR pour le groupe) et prospective (comprendre que le NPR renvoie à la communauté juive, altérisée). Cette opacification avec une intentionnalité pragmatique forte a été assimilée par des chercheurs américains au phénomène des « dog-whistles », des « stratégies » qui permettent de ne pas expliciter mais « combinent » plusieurs niveaux de lecture, comme le NPR « codeword » « Rothschilds » par exemple :

Often, antisemites were not explicit, and they expressed their antisemitic conspiracy theories by using codewords. The first codeword for the Jewish world conspiracy described in the Protocols was the “Rothschilds”. The international banking dynasty of the Rothschilds, who combined Jewishness, financial wealth, and international connections, has been the epitome of the global Jewish conspiracy ever since the nineteenth century. (Langer 2022: 163)

Les *dog whistles* sont ainsi des procédés d'occultation qui réalisent la double opération caractéristique de ces discours altérophobes : ils ciblent un tiers qu'ils rejettent et en même temps ils consolident un groupe contre le reste de la société. Entrons à présent dans le détail de ces procédés.

4.2. Les *dog whistles*

Selon Bhat et Klein (2020), « *dog whistling* refers to the use of words, phrases, and terminology that mean one thing to the public at large, but that carry an additional, implicit meaning only recognized by a specific subset of the audience. Also known as multivocal communication »¹⁷.

¹⁷ Le *dog whistling* désigne l'utilisation de mots, de phrases et de terminologies qui ont un sens général pour le grand public, mais qui portent également un sens implicite supplémentaire, seulement perçu par un sous-groupe spécifique du public. Ce phénomène est également connu sous le nom de communication multivocale.

Encore peu connu en France, le concept de *dog-whistle* a émergé dans les médias anglo-saxons depuis 2012. Certains médias en ligne, politiquement plutôt de gauche, l'ont adopté pour alerter les internautes et dénoncer ces procédés subtils : « Du “dog whistling” au “kompromat”, tous les coups sont permis ! » (B), « Le dog-whistle ou l'antisémitisme discret » (infolibertaire.net, 24/06/22), « Les *dog whistles* des extrêmes-droites : liste non exhaustive » (C), une page Wikipédia leur est également consacrée.

(B) *Dog whistling* : en anglais, un *dog whistle* est un sifflet émettant des ultrasons que seuls les chiens peuvent entendre. En politique, le *dog whistling* consiste à envoyer des messages très précis aux partisans de certaines idées de manière déguisée, en utilisant des mots qui peuvent paraître anodins aux non-initiés, mais qui revêtent une signification bien précise pour d'autres. Par exemple, lorsqu'un politicien ultranationaliste utilise le terme. (*Courrier International*, 21/04/22)

(C) **83** : ordre alphabétique, H et C pour Heil Christ. Utilisé par certaines sectes racistes et antisémites.

88 : ordre alphabétique, H et H pour Heil Hitler. Classique, nauséabond. [...]

White lives matter : slogan suprémaciste tout droit venu des Etats Unis, où l'extrême droite a détourné le slogan « Black Lives Matter » pour justifier la violence policière, mais avant tout pour affirmer la continuelle supériorité de la race blanche. En 2020, Génération Identitaire avait déployé une banderole aux forts relents de ce slogan.

Qui ? : Un autre dog whistle qui avait été abordé par les grands médias. Derrière sa rhétorique complotiste (Qui ? renvoie aux « élites » dirigeantes de l'ombre), le faux-questionnement accuse les juifs de tirer les ficelles du monde. Qui ? avait pu être aperçu sur la pancarte de Cassandre Frissot, enseignante ex-FN, antivax, proche de Philippon. (blogs.mediapart.fr, 21/11/22)

L'extrait (C) montre à quel point cette catégorie s'avère linguistiquement et sémiotiquement disparate, mais elle n'en reste pas moins intéressante malgré tout dans la captation d'une implicite qu'elle visibilise. Remarquons notamment le recours à des signes typographiques détournés, comme le signe inégal (« ≠ »), qui peut être utilisé par les suprémacistes blancs pour proclamer leur supériorité raciale, le triplement de parenthèses (« (((x))) ») pour marquer la judéité de certaines personnalités médiatiques. Ces signes appellent une lecture métadiscursive immédiate et en emploi autonymique, ils fonctionnent par saturation du référent.

Ces sites explicitent également la signification de certains gestes, comme le geste de « 88 » : chaque main du locuteur forme un 8 avec ses doigts, et les deux chiffres 8 renvoient à l'ordre alphabétique pour les deux lettres H du salut hitlérien « Heil Hitler », le geste « WP » avec les doigts de chaque main pour « White Power », slogan du suprémacisme blanc aux Etats-Unis. Citons aussi la

« quenelle », popularisée par l'humoriste Dieudonné, décodée comme un geste antisémite de renvoi au salut nazi. On y trouve également des nombres « 14 » ou « « Fourteen Words », siglés en « WPWW », en référence au manifeste de David Lane « 14 Words » en faveur d'une épuration raciale. Le nombre « 18 » renvoie dans l'ordre alphabétique aux A et H, pour Adolf Hitler, ou « 83 » pour renvoyer aux lettres H et C, toujours selon l'ordre alphabétique, pour « Heil Christ », signifiant par dichotomie le rejet de tout non-chrétien, et donc altérophobique par le cultuel. La liste n'est évidemment pas exhaustive. Ajoutons à cela la réappropriation de certains slogans, reprises intertextuelles comme le slogan suprémaciste « White lives matter », le détournement de la formule mussolinienne « Les trains qui arrivent à l'heure », ou la réappropriation par une sorte de glissements du personnage de dessin-animé « Pepe the frog » par les militants d'extrême droite qui apposent sur cette grenouille un uniforme de la SS, un drapeau nazi ou une casquette « Make America Great Again ».

On le constate, tous ces procédés d'occultation sont disparates par leur forme (verbaux et non verbaux), fonctionnement par une lecture métadiscursive souvent métaphorique et reposent sur un interdiscours circonscrit à une communauté discursive, idéologiquement homogène. Ils relèvent de la litote puisqu'ils atténuent ou cachent, dans un premier temps, mais cherchent à en dire bien plus dans un second temps, en s'adressant à des initiés dans une dynamique endogroupale. Ils répondent ainsi à l'intentionnalité de taire un certain contenu ou une certaine appartenance (du locuteur ou d'un tiers ciblé) pour convenir au besoin d'échapper à la modération de certains espaces sur Internet ou aux interdits légaux. Ils réalisent donc une disjonction énonciative entre les destinataires endogènes (qui peuvent saisir l'infradiscursif) et les destinataires exogènes (pour qui ces contenus conservent tout ou partie d'opacité). Ils sont à la fois relativement stables (pour être identifiés comme litotiques) et sujets à évolution (pour continuer à bénéficier de cette opacité envers les récepteurs non-avertis et les outils de modération).

Les *dog whistles* appellent ainsi à une lecture surinterprétative (au-delà de ce qui est proprement dit) de la désignation pour le lecteur averti appartenant à l'endogroupe, en cela, ils demeurent des procédés d'occultation pour le lecteur non averti, exogroupal. Ces mécanismes d'implication induisent une distinction entre forme et fond : ils servent d'outils en réponse à un politiquement correct de surface et, par leur usage flottant, permettent de sous-entendre un discours qui se pose comme anti-doxique et disruptif. Ils ne peuvent évidemment être réellement assimilables à des discours *politiquement corrects*. Toutefois, pour ces locuteurs radicaux, il existe une volonté sous-jacente de répondre à des enjeux sociaux, souvent perçue comme de la censure et des diktats d'une langue de bois, d'un politiquement correct auquel ces *dog whistles* font mine de se conformer. Ces moyens

crystallisent par leur usage la disjonction entre ce qui est dit et ce qui veut/doit être dit, entre les discours portés par des systèmes politico-médiatiques rejetés et des discours pourfendeurs porteurs de vérités. Les uns sont posés comme nocifs pour la communauté française – une communauté construite selon leurs propres projections –, les autres comme vigilants et protecteurs du bien commun : l'identité nationale.

Conclusion

Ne pas nommer, mal nommer ou renommer permet aux locuteurs de ces discours radicaux d'impliciter des contenus « de haine dissimulée » (Baider et Constantinou, 2019) : dissimulée dans une épaisseur *sémantique et dialogique*, particulièrement féconde car elle réalise une double opération de rejet et de renforcement. Empreints d'« altérophobie » (Lebourg, 2011), ces discours génériquement hétérogènes, ancrés dans des pratiques langagières différentes (blogs, sites institutionnels, réseaux sociaux, forums, mais il aurait été possible d'y ajouter les BD, les graffitis etc.) ont pour moteur et but l'essentialisation, la stigmatisation et le rejet de l'autre : l'immigré, le Juif, le Musulman... Cette non-acceptation engage en même temps une communauté discursive et idéologique qu'il concourt en même temps, performativement, à forger et consolider. Dialogiser permet ainsi d'idéologiser, et cette idéologisation passe par l'activation de mécaniques pragma-énonciatives et sémantiques.

Portés en effet par une dimension argumentative (militante) forte, les locuteurs utilisent volontiers certains *rouages* d'implication récurrents comme la mise en suspens, le recours à certaines mécaniques désignationnelles (sous-détermination, troncations, détournements), la saturation des référents, les effets de manche ironiques, le recours au sarcasme (l'humour étant un aspect important dans la diffusion de narratifs extrémistes). Face à ces mécaniques implicatives dialogiques (interdiscursives, interlocutives, intralocutives), l'allocutaire ne peut rester récepteur passif : il doit désopacifier, lire entre les lignes, co-construire le sens, inférer le contenu manquant, atteindre l'infradiscours sous-jacent et percevoir la violence latente du dire. Ce processus fait alors basculer l'allocutaire du statut de public réceptif (réceptif dans les deux sens du terme : public *récepteur* et public *sensible* à) un « public affectif » au sens de Papacherissi (2015). L'inadéquation qui surgit alors devient le seuil d'accès à la « vérité » d'un *autre* dire, dans laquelle l'altérité – forcément disruptive- se construit entre membres de l'endogroupe envers et contre tous. Le « dernier rempart idéologique » implique l'existence d'une force que ces mécaniques viennent ouvrir ou fermer.

Nous concluons en empruntant à Taguieff (1986 : 113) cette citation de Gustave Le Bon de 1911 : « Les mots et les formules sont de grands générateurs d'opinions et de croyances. Puissances redoutables, ils ont fait périr plus d'hommes que les canons ».

Références bibliographiques

- Albertini, D. et Doucet D. (2016), *La Fachosphère. Comment l'extrême-droite remporte la bataille d'Internet*, Flammarion, Paris.
- Baider F. (2015), « La parole inversée ? Marine Le Pen et son identité-ressource langagière », *Nouvelles perspectives en Sciences Sociales*, 11, p.217-252.
- Baider, F. et M. Constantinou (2019), « Discours de haine dissimulée, discours alternatifs et contre-discours. Définition, pratiques et propositions », *Semen*, 47, p. 9-22.
- Bakhtine, M. (1977 [1929]), « Le discours d'autrui », *Marxisme et philosophie du langage*, trad. du russe par M. Yaguello, Les éditions de Minuit, Paris, p. 161-172.
- Berrendonder, A. (2008), « Pour une praxéologie des parenthèses », *Verbum*, 30, p. 5-23.
- Bhat, P. et Klein, O. (2020), "Covert hate speech: white nationalists and dog whistle communication on Twitter", in Bouvier, G. et Rosenbaum, J. (eds), *Twitter, the public sphere, and the chaos of online deliberation*, Cham: Palgrave Macmillan, p. 151-172.
- Boucheron, S. (1997), « Parenthèse et tiret double : étude linguistique de l'opération de décrochement typographique », *L'Information Grammaticale*, 72, p. 47-49.
- Bouzereau, C. (2019), « Le néologisme lepénien : un marqueur discursif de haine dissimulée ? », *Semen*, 47 ; <https://doi.org/10.4000/semn.12448>.
- Brès, J. (2017), « Dialogisme, éléments pour l'analyse », *Recherches en didactique des langues et des cultures*, 14/2 ; <https://doi.org/10.4000/rdlc.1842>.
- Brès, J. et al. (2005), *Dialogisme et polyphonie: approches linguistiques*, De Boeck Supérieur, Paris.
- Burger, M., Lugrin, G., Micheli, R. et Pahud, S. (2006), « Marques linguistiques et manipulation. Le cas d'une campagne de l'extrême droite suisse », *Mots. Les langages du politique*, 81, p.9-22.
- Chabrol, C. (2006), « Humour et médias », *Questions de communication*, 10, p. 7-17.
- Charaudeau, P. (2006), « Des Catégories pour l'Humour ? », *Questions de communication*, 10, p.19-42.
- Charaudeau, P. (2013a), « De l'ironie à l'absurde et des catégories aux effets », in Vivero García, D. (dir.), *Frontières de l'humour*, L'Harmattan, Paris.
- Charaudeau, P. (2013b), « L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012 », *Langage et société*, 146, p. 35-47.
- Dhume, F. et Cohen V. (2018), « Dire le racisme, taire la race, faire parler la nation. La représentation du problème du racisme à travers la presse locale », *Mots. Les langages du politique*, 116, p. 55-72.
- Fillieule, O., Mathieu, L. et Pêchu, C. (2009), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Les Presses de Sciences Po, Paris.
- Fracchiolla, B., Moïse C., Romain C., Auger N. (2013), *Violences verbales, analyses, enjeux et perspectives*, Presses universitaires de Rennes, Rennes.
- Fracchiolla, B. et Sini, L. (2021), « La Haine, c'est les autres ! », Nolwenn, L. & Moïse, C. (éds), *La haine en discours*, Le bord de l'eau, Lormont, p. 45-71.
- Frame, A. (2016), « Penser l'altérité : de l'expérience sensible à la figure sensible de l'étranger », in Boutaud, J.-J. (éd.), *Sensible En Communication: Du*

- Cognitif Au Symbolique*, ISTE Editions, p.73-89.
- Galland, O. et Muxel, A. (2018), « La radicalité en questions », in Galland, O. (éd.), *La tentation radicale: Enquête auprès des lycéens*, Presses Universitaires de France, Paris, p. 35-79.
- Heinich, N. (2017), « Dix propositions sur les valeurs », *Questions de communication*, 31, p. 291-313.
- Hutcheon, L. (1981), « Ironie, satire, parodie Une approche pragmatique de l'ironie », *Poétique : Revue de théorie et d'analyse littéraires*, 12, p. 140-155.
- Jaubert, A. (2008), « Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote », *Langue française*, 160, p.105-116.
- Kaufmann, L. et Gonzalez, P. (2017), « Mettre en valeur(s) le monde social », *Questions de communication*, 32, p. 167-194.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1986), *L'implicite*, Armand Colin, Paris.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2013), « L'ironie : problèmes de frontière et étude de cas. Sarkozy face à Royal (2 mai 2007) », in Vivero Garcia, M. D. (dir.), *Frontières de l'humour*, L'Harmattan, Paris, p. 49-69.
- Krieg-Planque, A. (1999), « Vacance argumentative : l'usage de (sic) dans la presse d'extrême-droite contemporaine », *Mots. Les langages du politique*, 58, p. 11-34.
- Langer, A. (2022), "Dog-Whistle Politics as a Strategy of American Nationalists and Populists: George Soros, the Rothschilds, and Other Conspiracy Theories", in Schapkow, C. & Jacob, F. (eds), *Nationalism and Populism: Expressions of Fear or Political Strategies?*, De Gruyter Oldenbourg, Berlin, p. 157-188.
- Le Bon, G. (1911), *Les opinions et les croyances*, Flammarion, Paris, p. 232.
- Lebourg, N. (2011), « La diffusion des péjorations communautaires après 1945 : Les nouvelles altérophobies », *Revue d'éthique et de théologie morale*, 267, p. 35-58.
- Lebourg, N. (2015), « Le Front National et la galaxie des extrêmes droites radicales », in Crépon, S. (éd.), *Les faux-semblants du Front national*, Presses de Sciences Po, Paris, p. 121-140.
- Lebourg, N. et Sommier, I. (2021), « La discontinuité des violences idéologiques », in Sommier, I. (dir.), *Violences politiques en France*. Presses de Sciences Po.
- Lefebvre, D. (2009), « Années 30 : la franc-maçonnerie au péril de ses faiblesses », *La chaîne d'union*, 49, p. 38-47.
- Le Goffic, P. (1982), « Ambiguïté et ambivalence en linguistique », *DRLAV. Documentation et recherche en linguistique allemande contemporain Vincennes*, 27, p. 83-105.
- López Diaz, M. (2014), « L'euphémisme, la langue de bois et le politiquement correct », *L'Information grammaticale*, 143, p. 47-55.
- Magaud, V. (2018), « Les agressions à Cologne au prisme des discours politiques identitaires : traitement de l'événement et imaginaires politiques », *Studii de lingvistică*, 8, p.119-136.
- Maingueneau, D. (2012), « Les rapports des organisations internationales : un discours constituant ? », *Nouveaux cahiers de l'IUED*, 13, p. 119-132.
- Mayer, N. (2007), « Préférence nationale », in Lecœur, E. (dir.), *Dictionnaire de l'extrême droite*, Larousse, Paris, p. 239-241.
- Monnier, A., Boursier A. et Seoane, A. (dir.) (2022), *Cyberhate in the Context of Migrations*, Springer International Publishing.

- Monnier, A., Seoane, A. et Gardenier, M. (2020), « Réflexions méthodologiques sur l'analyse des discours haineux anti-migrants », in Vergely, P., Carbou, G. (dir.), *Médias et émotions. Catégories d'analyses, problématiques, concepts*, Roma TrE Press, p. 65-79.
- Monnier, A., Seoane, A., Hubé, N. et Leroux, P. (dir.) (2021), « Discours de haine dans les réseaux sociaux numériques », *Mots. Les langages du politique*, 125.
- Monnier, A., Seoane, A., Hubé, N. et Leroux, P. (2021), « Discours de haine dans les réseaux sociaux numériques », *Mots. Les langages du politique*, 125, p. 9-14.
- Nowakowska, A. et Sarale, J.-M. (2013), « Le dialogisme : histoire, méthodologie et perspectives d'une notion fortement heuristique », *Cahiers de praxématique*, 57, p. 9-20.
- Papacherissi, Z. (2015), *Affective Publics : Sentiment, Technology, and Politics*, Oxford University Press, New York.
- Sablayrolles, J.-F. (2009), « Des néologismes par détournement ? ou Plaidoyer pour la reconnaissance du détournement parmi les matrices lexicogéniques », *Recherches, didactiques, politiques linguistiques : perspectives pour l'enseignement du français en Italie*, Milan, p. 17-28
- Sagaert, C. (2013), « L'utilisation des préjugés esthétiques comme redoutable outil de stigmatisation du juif. La question de l'apparence dans les écrits antisémites du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 7/4, p. 971-992.
- Seoane, A. (2015), « Quand le *Canard Enchaîné* médit sans (vraiment) dire », *Semen*, 40, p. 91-109.
- Seoane, A. (2017), « Effets d'oralité dans la presse engagée : dialogisation et idéologisation du discours », *Mots. Les langages du politique*, 114, p. 167-189.
- Seoane, A. (2022), « "C'est la novlangue habituelle !" : quand requalifier de novlangue articule énonciation et dénonciation », in Motoi, I. et Falaut, A. (éds), *La communication de masse dans un contexte de propagande, Rectitude politique, langue de bois et novlangue*, *Bulletin științific, seria A, Fascicula Filologie*, 31, p. 159-176.
- Seoane, A. et Monnier, A. (2022), « Escamoter pour disqualifier : les points de suspension en tant que ressort argumentatif dans les commentaires en ligne au sujet des migrants », *Humanidades & Inovação*, 4, p. 433-448.
- Sommier, I. (2015), « Sentiments, affects et émotions dans l'engagement à haut risque », *Terrains/Théories*, 2 ; <https://doi.org/10.4000/teth.236>.
- Stephan, G. et Vaucher, Y. (2019), « Réinformation », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/reinformation>.
- Stoicescu-Deram, A.-L. (2008), « La carrière d'un mot. « Nation » dans les dictionnaires français de sciences sociales », *Mots. Les langages du politique*, 88, p. 69-82.
- Taguieff, P.-A. (1984), « La rhétorique du national-populisme », *Mots. Les langages du politiques*, 9, p. 113-139.
- Tuomarila, U. (2009), « La parenthèse comme point de rencontre », *Ci-Dit. Discours rapporté, citation et pratiques sémiotiques*, Jun 2009, Nice, France. [ffhalshs-03658346f](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03658346f).
- Van Dijk, T. (2007), « Politique, Idéologie et Discours », *Semen*, 21 ; <https://doi.org/10.4000/sem.1970>.